

Le COLLÈGE SUPÉRIEUR



Lyon

BULLETIN D'INFORMATION

LITTÉRALEMENT

Il y a des paroles qui ont pour but de donner une information et d'autres qui créent une situation, modifient celui à qui elles s'adressent ou, mieux, celui qui les prononce. B. Latour¹ le montre avec esprit et justesse : à une femme qui demande est-ce que tu m'aimes ? il n'est pas possible de répondre : je te l'ai déjà dit. Elle n'attend pas une information, elle veut entendre la parole qui ne vaut que par sa nouveauté à condition d'être rigoureusement semblable à toutes les précédentes. Il ne s'agit pas d'inventer et de jouer au poète : mon cœur est un cratère semblerait un peu exagéré. Il s'agit encore moins d'adapter le texte au vocabulaire de notre temps : Tu me branches ne ferait pas l'affaire. On saisit par là ce qu'est la parole pour un croyant, une parole fidèlement répétée qui est comme un geste où la volonté prend forme. Parole toujours neuve qui ne s'use à aucune mode, il n'est que de la dire dûment.

La double injonction de sincérité et d'interprétation décourage toute pratique littéraire honnête. La sincérité supposerait que l'on soupèse ses états d'âme pour savoir s'ils coïncident bien avec les mots, on bascule alors dans les vertiges de la psychologie. Mais il faudrait encore analyser le sens des mots. Que faut-il entendre par « je t'aime » ? Il restera muet l'amant qui avant de répondre veut saisir ce que signifie exactement « aimer » et entreprend d'épuiser l'intertextualité ! Ils sont épuisants ces scrupules et brisent pour beaucoup les ressorts de l'acte de foi.

Misérables ressources de l'interprétation. Elle présuppose que la parole veut dire autre chose que ce qu'on entend. Que le sens de l'énoncé ne se livrerait qu'au terme d'une enquête. Jésus a-t-il marché sur les eaux ? Se demander ce qu'il en a été en effet, c'est prendre cette parole pour celles qui donnent une

information que l'on pourrait aller chercher par ailleurs, par d'autres documents qui recouperaient l'énoncé. Ainsi l'amante peut chercher des cheveux sur le revers de la veste... Mais une version plus savante de l'interprétation dira d'un air entendu que le texte est « symbolique ». Vous savez, ces manières de s'exprimer de l'époque ! Il faudrait d'ailleurs songer à les réactualiser... Bien des interprétations veulent seulement ôter au texte sa rugosité, il est ainsi poli jusqu'à devenir aussi diaphane qu'un lieu commun. Ouf !

Savoir par cœur, quel mot plus juste ? Le corps seul donne l'esprit de la lettre. Ma mémoire, comme accordée au souffle, accompagne chaque pensée. L'amant aime aussi cette parole puisqu'il aime cette femme, ces mots si usés sont pour lui un chant renouvelé dont il s'enivre. Une liturgie ne s'explique pas, je m'explique avec elle. La vérité naît ici d'une pratique littéraire. Ainsi le pianiste se remet au travail chaque matin sans se demander s'il est croyant, mais en se mettant à l'épreuve devant son piano. L'acte de foi n'est autre que cette pratique. Le pianiste ne met pas à l'examen la partition mais lui-même. Lui seul peut faire vivre la musique mais à condition de se remettre en cause chaque jour dans l'exacte répétition. Il n'est pas de plus belle analyse d'un poème que de le savoir par cœur. On interprète alors à la manière du musicien, plus vraie que celle du musicologue. Dans une telle pratique la vérité est une mise à l'épreuve. Elle ne se trompe pas, l'amante inquiète qui sollicite une parole sans originalité ni exégèse. Est-ce que tu m'aimes ? Il y a bien des manières de répondre non, il n'y en a qu'une de répondre oui.

¹ Dans *Jubiler* dont je ne peux que recommander la lecture roborative. (Le Seuil- 2002)

Jean-Noël DUMONT

Da Vinci Code

Anatomie d'un livre au succès contestable

Charles-Eric de Saint -Germain

Charles-Eric de Saint-Germain , agrégé de philosophie, professeur en khâgne et au Collège Supérieur.

Da Vinci code, un phénomène éditorial

Le roman de Dan Brown, *The Da Vinci Code*, est un succès planétaire en train de devenir un véritable phénomène de société : un an après sa parution, plus de vingt millions d'exemplaires vendus ; 36 semaines à la tête du classement du New York Times ; aujourd'hui traduit en trente-cinq langues ; 500 000 exemplaires en cinq mois en France, toujours en tête des ventes hexagonales après plus de 50 semaines; mieux même: l'ouvrage de Dan Brown fait aujourd'hui autorité pour réécrire l'histoire, puisqu'il est désormais avéré, pour certains universitaires américains, que Jean l'évangéliste, peint sur la Cène de Léonard de Vinci n'est autre que... Marie-Madeleine, comme le suggère le roman. Signalons que l'adhésion aux thèses véhiculées par Dan Brown transforme les lieux décrits par le *Da Vinci Code* en véritable « lieux de culte » puisque les « pèlerins » visitant le musée du Louvres où l'Eglise Saint Sulpice se sont multipliés, provoquant le rire du curé de saint Sulpice soucieux devant cette invasion « païenne » de sa paroisse.

L'intérêt accordé au livre de Dan Brown procède d'au moins trois raisons, qui contribuent à expliquer, en partie, son succès :

1) Sa phénoménale réussite sur le plan éditorial, et la promotion qui s'ensuit (il suffit de se promener dans la FNAC ou *Virgin* pour s'en rendre compte ...) multiplient les lecteurs potentiels, puisque personne ne peut se targuer, aujourd'hui, de ne pas en avoir entendu parler.

2) Son contenu « sulfureux » à l'égard de l'Eglise catholique en général (qui nous « cacherait » une vérité à laquelle seuls certains courants d'initiés auraient accès ...) et de l'*Opus Dei* en particulier, ne peut qu'entraîner la sympathie de la frange la plus « progressiste » de l'Eglise ainsi que des milieux anticléricaux qui s'acharnent à « réduire » la divinité du Christ en lui prêtant des relations sexuelles, reprenant des thèses que l'on retrouve aussi bien dans *La dernière tentation du Christ* de Scorcèse que dans les émissions pseudo-intellectuelles comme *Corpus Christi*.

3) Une troisième raison, la plus séduisante, concerne les ouvertures initiatiques, symboliques et hermétiques que véhicule ce livre. Dans un monde rationalisé et désenchanté, le retour en force de la *gnose* et de l'*ésotérisme* qui l'accompagne constitue, à mon sens, le principal attrait de ce livre qui a le mérite, il faut le reconnaître, de proposer une *quête de sens* dans un monde désorienté, la quête du *Graal* (qui devient ici la quête du sang royal -c'est-à-

dire de la prétendue descendance- du Christ) n'étant que la forme symbolique de celle-là. Nul doute que les personnes que le phénomène *Da Vinci Code* séduit sont aussi des personnes sincères, en quête de sens et de vérité, et qui trouvent dans ce livre de quoi alimenter une authentique soif spirituelle, quand bien même celle-ci se dévoierait ici dans des sentiers obscurs.

Les « sources secrètes » du Da Vinci Code

Bien que le *Da Vinci Code* soit un roman, il prétend partir des « faits », accréditant par là même l'idée que l'ouvrage ne serait pas une pure « invention ». Et en effet, ce n'est nullement une « invention » de l'auteur, à défaut de se référer à des faits historiques réels, puisque Dan Brown puise très largement (c'est un euphémisme !) dans deux ouvrages antérieurs, bien connus des milieux historico-agnostiques : le premier, intitulé *L'Enigme sacrée* (1982) co-écrit par Michael Baigent, Richard Leigh et Henry Lincoln, fournit le fil conducteur « mystique » de la quête initiatique qui parcourt l'ouvrage. Toutes les principales « thèses » du roman de Brown y sont déjà présentes : la relation de Marie-Madeleine (qui est le véritable Graal, en tant qu'elle est dépositaire du sang royal -de la descendance- du Christ) avec Jésus, le trésor des templiers, l'énigme de Rennes-le-château (cf l'enrichissement soudain de l'abbé Saunière, qui a donné lieu aux pires extravagances) le rôle du *Prieuré de Sion*, qui serait, paraît-il, dépositaire de la véritable identité du Christ, découverte par les templiers lors de leur croisade à Jérusalem pour défendre les lieux saints, etc (...) Ces emprunts de Dan Brown à *L'Enigme sacrée* sont désormais bien connus. Ce que l'on a moins souligné, en revanche, c'est qu'un deuxième livre, *La Révélation des templiers, les gardiens secrets de la véritable identité du Christ*, de Lynn Picknett et Clive Prince, livre sorti en 1997, a aussi largement « alimenté » le *Da Vinci Code*. Les thèses sur le « code secret » de Léonard de Vinci sont directement issues de ce livre, ainsi que les nombreuses allusions au *Féminin sacré* et au sacrement ultime de la sexualité, dont le *hieros gamos*, que décrit Dan Brown est en quelque sorte le point d'orgue. Il suffit cependant de se procurer la version "visuelle" qu'en donne Stanley Kubrick dans *Eyes wide shut* pour se rendre compte que la dimension sacrée de la sexualité humaine n'est qu'un masque honorable pour dissimuler une perversité bien réelle, que Kubrick dénonce d'ailleurs au terme de son film. Quoiqu'il en soit, il y a lieu de s'interroger sur l'apport « personnel » de Dan Brown : que reste-t-il alors de ce « roman » une fois ôté tout ce qui en fait le "jus" sur le plan de l'intrigue proprement dite ?

Les falsifications historiques

Non content d'insérer de multiples invraisemblances dans son roman, Dan Brown

suggère aussi, à la suite de *L'énigme sacrée*, un certain nombre de contre-vérités historiques qui sèment le trouble dans l'esprit de croyants peu au courant du contenu réel de certaines découvertes majeures de l'archéologie, qu'il s'agisse des manuscrits de *Qumrân* touchant la secte juive des esséniens, ou des évangiles apocryphes de *Nag Hamadi*. Dan Brown se sert du relatif mystère qui plane autour de ces textes tardivement retrouvés au beau milieu du XXème siècle, et dont le contenu a longtemps été soumis à une certaine discrétion liée à la lenteur de la traduction, pour accréditer la thèse, de toute évidence fausse, que l'Eglise se serait opposée à la divulgation de ces manuscrits. C'est le mérite de l'investigation menée par Frédéric Lenoir et Marie France Etchegoin, dans leur *Da Vinci code. L'enquête*, de rétablir la vérité sur ces falsifications historiques. L'aspect pernicieux de la démarche réside ici à faire passer comme « crédibles » des thèses dont on ne sait plus trop bien finalement si elles relèvent de la fiction romanesque ou de la vérité historique. Rappelons les principaux résultats de l'enquête menée par F. Lenoir et M-F. Etchegoin pour prendre la mesure de ces « libertés » prises avec la réalité historique des faits, et qui invalident, globalement, les thèses de *L'énigme sacrée*, dont le style journalistique masquait à peine le souci de verser systématiquement dans le « sensationnel ».

1) Concernant d'abord le *Prieuré de Sion*, F. Lenoir et M-F. Etchegoin rappellent que les auteurs de *L'Enigme sacrée* mêlent « une véritable érudition et un culot époustouflant ». Un seul exemple: ils expliquent qu'ils ont consulté un grand nombre d'ouvrages relatifs aux généalogies des familles nobles, sans trouver de référence au nom de Plantard de Saint Clair (Sophie Neveu, dans *Da Vinci Code*, n'est que la version féminisée de Pierre Plantard). Normal, disent-ils sans se démonter, car « il faut tenir compte de leur clandestinité pendant des siècles (...) Dans leur délire interprétatif, Lincoln, Baigent et Leigh voient des "signes" partout. Une carte Michelin peut receler un sens caché. Une circulaire administrative devient un palimpseste. Et, de fil en aiguille, l'une des plus terribles manipulations de l'Histoire -celle des Protocoles des Sages de Sion qui ont alimenté le mythe du «complot juif international»- revient sournoisement sur le tapis (...) A l'arrivée, *L'Enigme sacrée* est un chef d'œuvre de littérature conspirationniste qui établit des connexions entre Nostradamus et Alain Poher (...) de Gaulle, Louis XIV, Jeanne d'Arc, Jaques de Molay, Claude Debussy, Jean Cocteau, le pape Jean XXIII, Léonard de Vinci, etc ». Quand on sait que le *Da Vinci Code* a puisé la quasi totalité de ses sources à ce livre, on peut être étonné... D'autant plus que Le *Prieuré de Sion*, loin d'être, comme le prétendent les auteurs de *L'Enigme sacrée* et Dan Brown à leur suite, une organisation secrète issue des templiers n'est en réalité qu'une institution créée, plus prosaïquement, le 25 juin 1956, « jour où Pierre Plantard est allé la

déclarer dans une banale préfecture, à Saint-Julien-en-Genevoix »...

2) Concernant le Mystère de *Léonard de Vinci*, *L'Enquête* rappelle de manière opportune que Léonard de Vinci n'est nullement un « hérétique » dont les tableaux codés seraient des messages à décrypter pour les initiés. Le *Da Vinci Code* suggère trois thèses (déjà énoncées, il faut le préciser, par les auteurs de *La Révélation des templiers* qui en ajoutaient une quatrième, que Dan Brown hésite à reprendre, tant la ficelle paraît trop énorme : le saint Suaire, loin d'être une relique authentique du Christ, serait en fait un « faux » représentant en réalité... Léonard de Vinci lui-même (!!!), qui aurait déjà inventé, trois siècles avant l'heure, la photographie...):

La première, selon laquelle la *Joconde* serait l'essence de la féminité, est une thèse que l'on peut, après tout, juger acceptable sans tomber dans l'hérésie.

La deuxième, selon laquelle *La Vierge aux Rochers* indiquerait une rivalité masquée entre Jean-Baptiste et Jésus, est déjà plus « polémique ». Il est vrai, comme le rappellent les auteurs de *L'Enquête* que la première version de ce tableau est troublante, puisque l'ange Uriel semble désigner Jean-Baptiste du doigt, comme s'il était le véritable héros de l'histoire. Ce qui amène Langdon, le héros du *Da Vinci Code* à conclure que pour Léonard de Vinci, Jean-Baptiste serait plus important que Jésus lui-même ! Les auteurs de *L'Enquête* suggèrent trois hypothèses pour expliquer cette "anomalie" : a) Saint Jean-Baptiste « est le patron des franciscains, ordre auquel appartient la confrérie commanditaire de la peinture », il n'est donc pas anormal qu'il soit mis en valeur dans le tableau ; b) Léonard s'est inspiré de *L'Apocalypsis nova*, de Amedeo Mendes da Silva, qui défendait la thèse selon laquelle l'évangile mènerait non à Jésus, mais à Jean-Baptiste et à Marie ; c) Léonard s'est lancé un défi personnel: il veut faire «sentir le divin» sans avoir recours aux moyens traditionnels.

La troisième concerne enfin *La Cène*. Reprenant, une nouvelle fois, les allégations des auteurs de *La révélation des templiers*, le personnage assis à la droite de Jésus ne serait pas Jean, mais Marie-Madeleine, Léonard de Vinci voulant nous suggérer par là, selon Dan Brown, que *La Cène* est une allégorie codée du mariage entre Jésus et Marie-Madeleine. Il est vrai que le personnage représenté peut paraître efféminé, ce que la jeunesse de l'apôtre Jean pourrait d'ailleurs suffire à expliquer... Mais si l'on accepte la thèse de Dan Brown, « pourquoi, demandent les auteurs de *L'Enquête*, Léonard ne l'a-t-il représentée sur aucun de ses tableaux ? » Est-ce, comme le suggère Dan Brown, parce que l'Eglise, au courant de ce « secret » qu'elle s'efforcerait de taire, l'avait interdite de l'art religieux ? Nullement, répondent en coeur F. Lenoir et M-F Etchegoin, puisque Marie-Madeleine fait partie des personnages

très souvent représentés, notamment dans toutes les scènes de crucifixion.

3) Il faut ainsi en venir à la troisième «hérésie» du livre de Dan Brown, à n'en pas douter, la plus pernicieuse puisqu'elle suggère, à la suite de *L'Enigme sacrée* et de *La révélation des templiers*, que le Graal ne serait autre que Marie-Madeleine, Marie-Madeleine étant le « calice » ayant recueilli le *sang royal* (entendez ici la descendance, par les liens du sang) du Christ. On peut comprendre, à la rigueur, qu'il y ait un lien particulier entre la France et Marie-Madeleine, puisque la tradition affirme la venue de Marie-Madeleine en Provence, et les Grottes de la Baume sont un lieu de pèlerinage, au même titre que les Saintes-Marie-de-la mer, près d'Arles, par où la *Magdalena* aurait débarqué en France. De là à affirmer que la dynastie des mérovingiens serait la descendance du Christ, il y a un pas... difficilement franchissable ! Certes, on a souvent présenté, dans la mythologie populaire, le peuple français comme le « nouvel Israël » -à ce titre le baptême de Clovis, en 496, a donné lieu à de multiples interprétations. De même, le pouvoir accordé aux rois de France, à travers le « toucher des écrouelles », la relation particulière entre Dieu et la France (songeons aux voix entendues par Jeanne d'Arc...) semble accréditer cette idée d'une relation particulière et privilégiée.

Passons sur la légende. Venons-en aux «faits mêmes» concernant une éventuelle liaison entre le Christ et Marie-Madeleine. Les auteurs de *L'Enquête* permettent, là encore, une mise au point des plus utiles : la seule allégation qui pourrait accréditer cette thèse réside dans un évangile « apocryphe » retrouvé à Nag Hamadi en 1945, *l'Evangile de Philippe*, où il est parlé d'un baiser et d'étreintes entre Jésus et Marie-Madeleine. Rappelons d'abord que les évangiles apocryphes n'ont pas été jugés tels par l'Eglise en raison de leur contenu « dérangeant » pour l'Eglise, mais pour des simples raisons de bon sens et de cohérence interne. Alors que les évangiles « synoptiques » font l'objet d'un examen exégétique sévère, fondé sur des connaissances en matière historique, archéologique etc. ainsi que sur les correspondances avec les autres évangiles, les évangiles *apocryphes* ont été rejetés pour des raisons purement « scientifiques » (contradictions internes, incohérences, contradictions avec les connaissances historiques, etc.). Ce n'est donc pas d'abord leur contenu *sulfureux* qui motive leur rejet. En outre, et ce point est primordial, les évangiles apocryphes sont des évangiles « gnostiques » -celui de Thomas étant la « bible » du gnosticisme. Or du point de vue de la *Gnose* et de la *mystique juive*, le baiser n'a nullement la signification « érotique » que nous lui attribuons, mais il a une signification *mystique* : « comme le remarque Jean-Yves Leloup, nous disent les auteurs de *L'Enquête* le sens du baiser de Jésus et de Myriam de Magdala n'est compréhensible que si on le situe non seulement dans le contexte gnostique, mais aussi dans celui du judaïsme mystique. Or le mot

« baiser », en hébreu, signifie « respirer ensemble ». La mystique juive évoque la transmission du souffle divin par l'image d'un baiser, et c'est dans la conjonction des baisers que se transmet le secret qui introduit à la chambre nuptiale, le véritable saint des saints ». Quant aux manuscrits de la mer morte, leur contenu n'apporte rien de nouveau sur le christianisme officiel et ne permettent aucunement de conclure que le Christ aurait été membre de la secte des esséniens.

Je passe plus rapidement sur les autres falsifications historiques (concernant le « complot catholique », le rôle de l'empereur Constantin, *l'Opus Dei...*) Le lecteur du *Da Vinci Code* pourra, là encore, se reporter à *L'Enquête* pour mesurer l'ampleur des «déformations» imposées par les suggestions de Dan Brown et des auteurs de *L'Enigme sacrée*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le *Da Vinci Code* utilise constamment l'un des principaux ressorts de l'anticléricalisme dont les sectes ésotériques et maçonniques usent et abusent : accréditer l'idée du « complot », selon lequel l'Eglise nous dissimulerait une vérité explosive susceptible de la mettre en péril. Comme le souligne parfaitement P-A. Taguieff au sujet du succès du *Da Vinci Code*, « ce qui aiguise la curiosité, c'est la thèse selon laquelle la vérité est cachée par des individus cyniques dissimulés derrière des masques sociaux. Ce qui séduit (...) c'est la rencontre de l'intrigue policière, de la séduction du complot et de l'attrait du mystère (...) Ce qui comble le lecteur, c'est le réenchancement du monde et de l'Histoire, serait-ce par le cauchemar. C'est aussi l'illusion, par l'accès au « secrets » de l'Histoire, d'en devenir les maîtres »¹

Démarche gnostique et « libido sciendi »

Devenir maîtres de l'Histoire par l'accès à ses secrets... Il y a là, à n'en pas douter, l'ultime clef du succès du roman, et nous voudrions montrer que cette *tentation*, qui est au cœur de la démarche gnostique, est vieille comme le monde puisque c'est elle qui est à l'origine de la chute d'Adam et Eve hors du jardin d'Eden. La question que nous pose le *Da Vinci Code* est en effet la suivante : est-ce par la *Connaissance* que l'on accède au salut ou par la *Foi*? La démarche gnostique part du principe que la quête de *sens* est la quête d'une *Connaissance* cachée, quête d'une Sagesse (l'antique *Sophia*) libératrice dans l'exacte mesure où elle permet de sortir l'homme des ténèbres de l'ignorance et de l'erreur. Notons que cette quête est celle là même de la *PhiloSophia*, et le mythe platonicien de la caverne en est la parfaite illustration. Il n'est dès lors guère surprenant de voir que le *gnosticisme* des premiers chrétiens, dont le *catharisme* est la forme la plus élaborée, fut teinté d'un

¹ P-A. Taguieff, *Un dangereux compilateur ?*, Entretien dans *Le Point* n°1693 au sujet du dossier sur « Les mystères de Dan Brown »

néo-platonisme foncièrement dualiste et manichéen, considérant que l'âme est prisonnière de son corps et qu'elle ne peut accéder à la contemplation du Vrai qu'en s'arrachant au monde de la perception sensible. Mais il y a aussi une différence foncière entre la démarche philosophique et la démarche gnostique : la démarche philosophique est une démarche *exotérique*, qui donne accès à une vérité universellement valable, et à laquelle chacun peut accéder par l'exercice de l'intellect seul. Elle ne prétend nullement être réservée à des *initiés*, même si Socrate prétendait avoir été initié par Diotime aux mystères de l'Amour, comme on le voit dans *Le Banquet*. La démarche gnostique se présente au contraire comme *élitiste*, puisqu'il s'agit ici d'avoir accès à une vérité enfouie, qu'il faut réserver secrète, et qu'on ne peut transmettre qu'au prix d'une longue initiation -et souvent coûteuse, au moins dans les sectes-... Cette différence n'est cependant pas la seule : la philosophie -et en cela, elle est une authentique sagesse- est une connaissance qui procède d'un légitime besoin de *comprendre* : l'homme est un être rationnel, pour qui l'explication de certains phénomènes répond à un besoin *naturel* lié à sa nature rationnelle. En revanche, la Gnose exploite en l'homme un désir, le désir de savoir ou *libido sciendi*, qui procède moins d'une tendance légitime de l'homme que du dérèglement coupable d'une tendance à vouloir savoir *pour savoir*. Comme telle, cette tendance dérégulée procède du péché, d'une conversion au moi qui poursuit sa seule satisfaction individuelle dans une sorte de boulimie intellectuelle insatiable. L'amour propre, montrait déjà Pascal, peut prendre en effet trois formes : la *libido sentiendi* est l'amour des voluptés sensuelles ; la *libido dominandi* est l'orgueil qui cherche à imposer à autrui sa domination ; la *libido sciendi* est la curiosité effrénée des connaissances, jusqu'à celles qui ne sont pas de notre ressort. Chacune de ces concupiscences a été élevée en idéal par une secte de philosophes : les épicuriens pour la volupté, les stoïciens pour l'orgueil, les dogmatistes de type cartésien pour la curiosité. Mais ce sont des variétés d'une même passion, qui rapporte tout au moi et ne juge bon que ce qui le satisfait.

On le voit, la *libido sciendi*, cette *curiosité* suscitée par l'attrait du fruit défendu, dont Faust est la figure la plus mythique, est inséparable de la *libido dominandi*, d'une quête implicite de domination et de puissance, puisqu'elle permet de départager les hommes en deux groupes : les « initiés », qui ont reçu la lumière de la connaissance, et les « ignorants », qui vivent encore dans l'illusion de la nescience. La Gnose est donc étroitement liée à la tentation *luciférienne* par excellence (n'oublions pas que Lucifer est souvent représenté par certains courants gnostiques comme le « porteur de lumière », celui censé libérer l'homme de l'ignorance par la lumière de la *Connaissance*), celle qui consiste à rentrer en possession d'un "savoir" interdit à l'homme du sens commun. Mais ce savoir

occulte est une illusion. Car le « secret » que vise à atteindre la *libido sciendi* ainsi éveillée par le tentateur n'est qu'une fascinante course poursuite où chaque « secret » en cache un autre, où chaque énigme s'emboîte dans une autre, dans une spirale sans fin où l'homme finit par perdre son âme. Umberto Eco, dans *Le Pendule de Foucault*, a parfaitement dénoncé cette quête interminable d'un « secret » qui ne vit que de l'imminence d'une révélation toujours différée, jamais dévoilée, comme si le fond des choses se dérobaient toujours à nos prises, alimentant par là le *désir de savoir*, qui se nourrit de ce *retrait* constant du fond. Au sujet de son roman, il écrivait : « un des aspects curieux de l'occultisme, c'est le goût de dénoncer le mystère le plus grand comme quelque chose de trop facile qui cache un mystère plus grand encore. C'est un jeu névrotique. Je me suis inspiré d'une thèse de Simmel sur le secret comme instrument de pouvoir. Dans mon roman (« *Le pendule de Foucault* ») je traite d'un sujet fondamental (...) l'idée aristocratique qu'il y a des surhommes, dont le salut est assuré à travers la révélation d'un mystère, voire l'idée d'un complot cosmique où le gnostique est le seul à pouvoir rétablir la pureté du monde gâchée par un Dieu malhabile. D'où l'élaboration d'un échafaudage d'initiations et de secrets, ce qui est le contraire du christianisme pour lequel le salut, la vérité et la révélation sont à la portée de tous. »² Il est vrai que cette analyse n'est pas tout à fait transposable au *Da Vinci Code*, car le « secret » dont nous entretient *Dan Brown* relève davantage de l'*énigme* que du *mystère*. L'*énigme* ne prétend pas cacher une vérité qui reste toujours au-delà, à la manière du *Voile d'Isis* qui, lorsqu'on le soulève, n'offre qu'une absence vide, le secret ultime étant alors *qu'il n'y a pas de secret*, et que la quête est plus importante que son objet -ce que sous-entend le livre d'Eco. Au contraire l'*énigme* offre bien un *contenu* à la quête, celle d'une énigme en soi *évidente*, mais qui doit rester dissimulée, ou qui a besoin d'être décryptée -comme le suggère l'idée même du « code ». *Dan Brown* joue ainsi sur les deux ressorts de l'*énigme*, celui de l'intrigue policière, qui appelle un éclaircissement, et celui de l'*énigme artistique* dont l'œuvre d'art, qui requiert une « interprétation », fournit le modèle. Toutefois, un code ne transforme pas l'*énigme* en *mystère*, mais elle le transforme en *évidence*, puisqu'au point de départ, souligne P. Ide, « le code est cette opération beaucoup plus logique qu'alchimique transformant l'*évidence* en problème crypté ». Nous voudrions suggérer, pour conclure, en quoi le mystère chrétien se distingue tout autant de l'*énigme*, que du *mystère* du gnostique, bref que la vérité chrétienne n'est ni du côté du *dévoilement* d'un secret crypté (*Dan Brown*), ni du côté du *retrait* ou du *dévoilement* d'un *voilement* (le secret gnostique), mais du côté d'un voile *révélateur* qui n'épuise pas ce

² « *Dan Brown a vraiment lu Umberto Eco de près...* », in *Le Point* n°1693, dossier cité sur *Dan Brown*.

qu'il montre, mais nous le donne à contempler dans la foi³.

De l'énigme au mystère: le sens du secret et les impasses de l'ésotérisme

Sans doute est-ce le principal mérite du livre de Dan Brown : redonner tout son sens à la quête *personnelle* de la vérité et cette recherche doit être mise au cœur même de la démarche du croyant. C'est tout l'intérêt du travail de la théologie que de nous amener à prendre *possession* des vérités qui se donnent certes à *croire*, mais aussi à *comprendre*. Si la foi est première (*Je crois pour comprendre*, dit St Augustin), la raison est requise pour « décrypter » les vérités de la foi (*Je comprends pour mieux croire*, ajoutez-il). Ce travail de déchiffrement est essentiel, car c'est lui qui nourrit une foi vite destinée à s'éteindre dès lors qu'elle se contente d'une adhésion extérieure, sans réelle appropriation de ce en quoi elle croit. Sur ce point, il me semble que le *Da Vinci Code* pose une vraie question au croyant : il est une invitation à éclairer les « mystères » de la foi, à se réapproprier toute la tradition théologique qui, via les Pères de l'Eglise et les différents conciles, a contribué à la formation de la doctrine chrétienne catholique. Seul le croyant qui n'est pas entré dans cette histoire liée à l'établissement successif du dogme chrétien pourra se laisser déstabiliser par certaines allégations de Dan Brown. Mais précisons-le tout de suite : la lumière que la raison apporte sur le mystère chrétien n'a rien à voir avec un décodage ou un décryptage. Car l'*énigme* est une catégorie *esthétique*, ce n'est pas une catégorie *religieuse* ! Dans son *Esthétique*, Hegel consacre quelques pages à la catégorie de l'énigme, pour bien montrer qu'elle met au cœur la notion de *symbole*, qui est le mode d'expression artistique par excellence. L'art n'est, pour Hegel, qu'une révélation *confuse* du vrai, et cette confusion tient au fait que le contenu *spirituel* du vrai n'y est pas encore dévoilé dans une forme qui en permette la *pleine révélation*. C'est pour cette raison que l'œuvre d'art conserve pour nous son caractère *mystérieux* : on pourrait dire que l'art fait *signe* plus qu'il ne fait *sens*. Cette obscurité, qui projette un voile *énigmatique* sur l'œuvre d'art tient à la nature même du discours artistique, puisque l'élément sensible fait encore *écran* au dévoilement plénier du sens. Le dévoilement artistique est partiel, incomplet, puisqu'il nous laisse croire à l'existence d'un "sens pur" qui serait au-delà des mots, comme tel ineffable, et ne pourrait être dit que de manière indirecte, c'est-à-dire de manière *suggestive*. Tout se passe comme si la "vérité" de l'art était une vérité que nous ne pourrions atteindre qu'à travers le voile de l'apparence artistique, une telle vérité ne supportant pas un *plénier dévoilement* qui lui

ferait "violence" en lui arrachant son voile. Or Hegel montre que c'est justement la magie de l'art que de susciter cette "illusion" d'un sens caché, voilé : l'art ne fait que *mimer* un sens sans le *livrer*, et c'est pourquoi il requiert une tâche d'interprétation qui ne peut prétendre en épuiser la signification -d'où le caractère "ouvert" de l'œuvre d'art.

Il est vrai que l'énigme, et telle est son mérite, donne à penser. Mais cette pensée "cryptée" ne procède pas tant d'un secret dont la communication ne pourrait pas être directe, que d'un refus de la communication -faute, peut être, d'un authentique contenu à communiquer... Le voile symbolique dont l'art se couvre pour se donner l'illusion d'une profondeur insondable relève alors plus d'une *mystification* que d'un mystère authentique. Le symbole ne correspond, finalement, qu'au sens *ésotérique* du mystère, qui est plus *ludique* qu'authentiquement *religieux* (la beauté païenne *séduit* par le mystère dont elle se pare, comme on le voit à travers le voile d'Isis), alors que l'art sacré relève moins d'une *séduction* (comme telle toujours trompeuse) que d'une transfiguration, celle d'une beauté qui *attire* -et non *séduit*- moins par son éclat mystérieux que par son caractère paradoxal, comme il en va de la beauté sublime du Christ crucifié. Le goût prononcé de certains artistes de la fin du XIXème siècle (Mondrian, Malévitch, Kandinsky, Nerval, etc..) pour l'hermétisme et la gnose théosophique ne procède pas tant, à mon sens, d'une quête spirituelle de l'absolu, que de la recherche esthétique d'un « code » ou d'un langage ésotérique accessible aux seuls "initiés" - ceux qui possèdent les "clefs" de l'interprétation et les conservent jalousement à l'abri du profane. Cette quête ludique, plus esthétique que religieuse, est d'ailleurs au cœur du *Da Vinci Code*, puisque l'énigme, à la différence du mystère, se présente comme un puzzle à reconstituer par l'appel à l'imagination.

L'*énigme* doit donc être clairement distinguée du *mystère* : « L'énigme, écrit Hegel, fait partie du symbolisme conscient, et diffère du symbole proprement dit par le fait que celui qui pose l'énigme en connaît bien, et d'une façon très claire, la signification et qu'il a choisi intentionnellement la forme destinée à la masquer et à travers laquelle il s'agit de la deviner (...) L'énigme a donc un sens qui est connu, et sa signification n'a rien de mystérieux⁴ ». L'énigme, on le voit, n'est ici, comme dans le *Da Vinci Code*, qu'un « code » : connaître les « clefs » du code, c'est alors rendre *public* ce qui restait *secret*. Mais n'est-ce pas le signe que nous ne sommes pas en présence d'un *véritable secret* ? L'énigme ne nous met donc pas en présence d'un secret *essentiel*, car le symbole est fait pour être décrypté, et sitôt que sa signification est connue, il perd son caractère secret pour devenir *évident*. En revanche, le mystère est

³ Pour un approfondissement de ces thèses sur le sens du mystère, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage, *L'Avènement de la Vérité*. Hegel, Kierkegaard, Heidegger, paru chez L'harmattan en 2003.

⁴ Hegel, *Esthétique*, volume II, « l'art symbolique », trad. Jankélévitch, Champs-Flammarion, P116.

davantage du côté du *sacré*, car le sacré est ce sur quoi je ne peux mettre la main, ce qui se dérobe à toute *captation*. Avec le mystère, nous ne sommes plus dans l'ordre d'une vérité en soi *évidente*, fût-elle encore cryptée, mais d'un secret *essentiel*, dont ma raison ne peut plus être la mesure. Or il appartient à l'essence du secret *essentiel* d'être montré et manifesté comme ce qui se retire et échappe à toute tentative pour le mettre au jour. Comme le disait très bien Heidegger, « ce qui, conformément à son essence, occulte en préservant et qui, dans sa propre essence, demeure à soi-même, et ainsi absolument occulté, et tout de même apparaît de quelque manière, c'est ce que nous nommons le secret⁵ » Ce n'est qu'à ce niveau, celui d'un secret qui ne peut être dévoilé, sinon comme ce qui se *dérobe* à nos prises, que l'on atteint le *sacré*.

Mais, précisons-le, ce n'est pas encore au niveau du secret essentiel, qui se dérobe à toute captation et qui se manifeste moins par son *évidence* que par sa *fulgurance*, que l'on atteint le sens vraiment *chrétien* du mystère. Car le mystère, tel que le comprend Heidegger, a beau être révélé comme ce qui se *réserve* dans son dévoilement (pour que quelque chose *apparaisse*, dira Heidegger, il faut que « tout ne se montre pas »), il ne nous attire à lui que par son retrait, la *disparition* étant la condition de l'apparition. Par contre, le mystère *chrétien* se présente comme la manifestation d'une vérité dont le *voilement* n'est pas tant le signe d'un *retrait* que le mode même de sa *donation*. Il ne s'agit alors moins d'exhiber une divinité absente, qui attire par son retrait, que d'une présentation *incognito* de ce qui ne peut se reconnaître qu'avec les « yeux de la foi ». Et si la foi est un don, seul peut reconnaître la présence cachée du divin celui que Dieu éclaire par ce don. Le mystère ne s'explique plus alors, comme chez Heidegger et dans le sacré « païen », par un *défaut* de lumière ou de clarté que dans un *excès* de clarté et d'intelligibilité : est *mystérieux* ce dont la source ne peut se *révéler* qu'en se tamisant, pour ne pas aveugler l'homme par son excès de luminosité). Lorsque le Christ déclare : « Qui me voit a vu le Père » (Jean, 14), il indique que le Père se rend *visible* dans le Fils, non pas comme quelque chose qui resterait occulte et caché « le Fils ne pourrait prétendre *montrer* le Père », mais comme la *source* que le Fils révèle sous le voile de la nature humaine du Christ. Tel est le sens de l'*icône* : non pas *dévoiler l'invisible* (qui perdrait alors son invisibilité) mais rendre *visible* l'invisible *en tant qu'invisible*, en se servant du visible pour ménager, à travers lui, un accès à l'invisible qui se donne à voir en lui comme cet « arrière-fond » que le visible ne peut épuiser ni saturer -sans quoi nous aurions affaire à une *idole*, et le Christ, dont saint Paul rappelle utilement qu'il est « l'*icône visible* du Dieu *invisible* », ne montrerait plus le Père mais, en effaçant

la *distance* qui sépare le Fils du Père, il se substituerait à lui, faisant alors écran à la Gloire de son Père.

On voit dès lors tout ce qui sépare le *sacré chrétien* du *sacré païen*. Le sacré païen, qui est aussi le sacré des gnostiques, est une abîme qui se dérobe et ne nous attire que par son *retrait* : c'est un fond « sans fond », beaucoup plus proche, finalement, de la vacuité des bouddhistes que du Dieu chrétien, qui se révèle, lui, comme plénitude d'être, comme *celui qui est*. D'ailleurs, si Moïse, face à Dieu, se couvre la face, c'est pour ne pas voir celui dont la clarté éblouissante serait aveuglante pour celui à qui elle se révèle, en raison même de son éclat. Mais c'est aussi parce que la vérité chrétienne ne peut se manifester à nous qu'en se couvrant qu'elle offre l'occasion d'entrer dans une attitude de *contemplation véritable* : la contemplation est cette attitude d'humilité d'un croyant qui *reçoit*, dans la foi, la vérité comme un *don* dont son intelligence n'est pas la *mesure* puisqu'il sait qu'il n'est pas lui-même la source opérante de ce dévoilement. Si la raison, en quête de vérités évidentes (évidence vient de *videre*, qui veut dire voir), ne peut se satisfaire de ce « clair-obscur », qui est l'atmosphère dans laquelle vit la foi, celle-ci est alors « l'organe » approprié à la réception de ce qui reste voilé : dans le *mystère*, il n'y a pas assez de lumière pour *voir* - d'où la nécessité d'un *acte de foi* - mais il y en a tout juste assez pour *croire*. La tentation de la « Gnose » consiste justement dans l'illusion de vouloir *voir* (en soulevant le voile) et *comprendre* par soi-même le secret, dans une *préhension* qui oublie qu'il appartient à Dieu seul de le révéler grâce à la lumière *surnaturelle* du don gracieux de la foi, qui éclaire et guide infailliblement le croyant sur le chemin de la *Vérité divine* - origine de toute Science et de toute Sagesse véritable.

« Je te bénis, Père,
Seigneur du Ciel et de la Terre,
d'avoir caché ce mystère
aux sages et aux savants,
et de l'avoir révélé aux tout petits.
Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir »
Matthieu 11, 25-26

⁵ Heidegger, *Nietzsche*, II trad. Klossowski, Gallimard, P193.

La condition fœtale, de Luc Boltanski, NRF/Essais, 2004, 424p.

Luc Boltanski propose une sociologie de l'avortement. Celui-ci présente une propriété étonnante : universellement pratiqué, il demeure sous-représenté dans la culture, confiné dans l'espace secret de « l'officieux ». Il renvoie en effet à une tension tragique inhérente à l'engendrement. D'un côté, engendrer consiste à produire un être qui fait l'objet d'un processus de singularisation grâce à l'acte de reconnaissance de la mère. Mais pour que le fœtus soit choisi, il faut qu'il existe la possibilité qu'il ne le soit pas, et que l'être nouveau puisse ne pas être mis au monde (contrainte de discrimination). D'un autre côté, le choix suppose une différence puis une sélection intolérable entre les êtres (contrainte de non-discrimination). Chaque être est pensé comme remplaçable et irremplaçable.

Pour adoucir cette tension, les sociétés mettent en place des « arrangements », des dispositifs sociaux qui visent à rendre plus ou moins acceptable la sélection entre le fœtus reconnu et le fœtus expulsé hors de l'humanité, par rapport à une instance d'autorité extérieure (Dieu, la parenté, la nation, le projet parental). Les bio-technologies récentes accroissent la difficulté en faisant apparaître un type inclassable de fœtus, le « techno-fœtus ». Luc Boltanski fait le point sur les débats juridiques entourant la question du statut de l'embryon.

Pour finir, il s'intéresse à la question de la légalisation de l'avortement pour constater que, malgré la reconnaissance juridique de la possibilité d'avorter et les tentatives de la morale anglo-saxonne de construire des systèmes théoriques de justification de type libéral, l'avortement en tant que tel n'a curieusement pas gagné en légitimité. La justification de l'avortement, dans le cadre d'une logique du moindre mal, en reste au niveau du jugement (culpabilité) ou de l'excuse, sans accéder à la dimension de la légitimité (être un bien). La tension de l'engendrement n'est ainsi pas surmontable dans le cadre normatif des sociétés actuelles, où l'avortement ne peut être ni légitimable ni pénalisable. C'est pourquoi Luc Boltanski donne quelques pistes pour repenser ce cadre. Cette tâche globale nécessite une réouverture de la question fondamentale de ce qui fait l'humanité de l'homme, et de ce qui pourrait alors fonder une sélection entre les êtres.

L'échec relatif des tentatives de légitimation est une illustration pertinente du bien-fondé des choix méthodologiques de l'auteur. Il poursuit ainsi ses travaux antérieurs sur la « justification » pour revendiquer un écart par rapport à la sociologie traditionnelle. Au lieu de regarder la conscience comme une instance abusée par des influences sociales cachées, il prend le parti de la considérer comme une instance qui produit elle-même des justifications, que le philosophe ou le sociologue écarteraient comme « opinions » alors qu'elles doivent faire l'objet d'une sociologie spécifique. Ces justifications dévoilent, fabriquées par des individus écartelés entre des normes sociales et l'expérience (ici) de la souffrance de l'avortement, des questions profondes.

SOIREE DE CLOTURE

du Collège Supérieur

MARDI 24 MAI 2005

20h00 : Conférence de Jean-Noël Dumont

« *Péguy en 1905* »

à l'occasion de la publication de son livre

« *Péguy, l'axe de détresse* »

21h00 : Informations sur les programmes de l'an prochain,
Verre de l'amitié.

COLLOQUE 2005

« **L'avenir du monde** »

18 et 19 novembre, avec Jean-Claude GUILLEBAUD

Il est accordé qu'il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour vivre les valeurs chrétiennes. Le christianisme disparaîtrait ainsi dans le succès de la diffusion de ses idées, englouti en des sociétés sécularisées qui, d'ailleurs, d'aucune religion n'auraient besoin. Cette évidence doit être réexaminée.

Ce réexamen entraîne une réflexion de philosophie politique : qu'en est-il du rapport des sociétés au religieux ? Mais elle entraîne aussi une réflexion sur la sociologie et la prétendue irréversibilité des déclins ou des processus qu'elle observe. Elle entraîne surtout une réflexion sur la portée de la foi chrétienne soumise ici à une persécution d'un nouveau genre, celui de l'« embaumement » : on lui fait éloges de procéder à sa propre disparition.

Ce colloque réunissant philosophes, sociologues et théologiens abordera trois questions :

1- quelle est la signification de l'avenir pour la théologie chrétienne ? L'exigence d'avoir à répondre de l'avenir fait confusion avec l'espérance qui, elle, est quitte du souci du lendemain.

2- Quelle place les chrétiens se font-ils dans une société sécularisée ? Cette question invite à discuter le lien mécanique entre développement et sécularisation.

3- Quel discours théologique tenir en ce temps ? La nouveauté radicale de l'Evangile reste intolérable à une culture relativiste.

SOMMAIRE

- Edito : *Littéralement*, par Jean-Noël Dumont
- Article : *Da Vinci Code, Anatomie d'un livre au succès contestable* par Charles-Eric de Saint-Germain
- Note de lecture : *La condition fœtale* de Luc Boltanski par B. Thomas.
- Rendez-vous du Collège Supérieur